

À ciel offert

Une vie d'artiste ressemble à une rivière. Elle a une source, des bras, une mer. Elle se nourrit de confluences. Certains jours sont ceux des courants étrangers, d'autres ceux du recueil du limon. Instantanés croisés sur l'œuvre d'un cinéaste et une journée de création...

1984. Berlin Est. Un agent de la Stasi, d'une cruauté méthodique, plaque contre ses oreilles le casque qui lui permet d'entendre la vie d'un homme se dérouler sous ses pieds, à l'étage en dessous. Telle est l'image centrale du premier et très remarqué film de Florian Henckel Von Donnersmarck, *La vie des autres*, sorti le 31 janvier 2007.

Au mépris de l'obéissance qu'il doit au gouvernement de la RDA, l'agent Wiesler, fasciné par le génie - ou la bonté - de l'écrivain Georg Dreyman, va, dans un long cheminement empathique, dissimuler les preuves qui auraient fait tuer l'écrivain pour ses écrits opposés au régime. Longtemps après la clôture de l'enquête, Dreyman comprend que sa survie a été décidée et organisée par quelqu'un. Il retrouve Wiesler mais au moment de lui parler, il recule. Deux ans plus tard, il publie un livre, *La sonate de l'homme bon*, dédié à HGW XX/7 (le nom codé de Wiesler). C'est un homme à la carrière brisée qui dit, dans la librairie où il découvre la dédicace et où on lui propose un paquet cadeau, « c'est pour moi » avec un regard d'une beauté imprévisible jusqu'à lors.

Ce film à la palpitation humaine véritable, paré d'un décor berlinois à démoraliser les plus forts, recèle un trésor au goût rare, celui de nous offrir une double vision du bonheur : celle de la puissance du vivre bien sûr (et même du survivre en l'occurrence), mais surtout celle de la métamorphose souterraine et refigurante du créer. Car ce qui transforme Wiesler, de bourreau en sauveur, d'homme en homme bon, ce ne sont pas les vies de ses « otages ». Ce qui s'immisce bien plus profondément entre les parois rigides de son être ce sont les combats de deux personnages, un écrivain et une comédienne, qui tâchent de créer : l'un avec la confiance des justes, l'autre avec la fragilité du manque de confiance en son talent - qui la poussera à se vendre puis à trahir. Wiesler prend le risque d'encourager l'une et de sauver l'autre parce que leur voie, âpre et belle, est nécessaire pour eux-mêmes comme pour ceux qui s'en nourrissent. Grâce à eux, il entre dans un monde sans bords, sans murs, sans plafond comme en témoigne la très belle scène où il lit du Brecht et où nous le voyons depuis le ciel. Wiesler, en les protégeant, sauve un bonheur auquel ils l'ont initié sans le savoir, un bonheur qui n'a pas de prix sauf celui de l'œuvre. Alors, on peut comprendre que Dreyman n'aille pas simplement remercier Wiesler, parce qu'il veut lui donner plus que le bonheur de vivre, le bonheur d'une poignée de main, il veut lui donner une œuvre qui seule peut rembourser et donner sens à sa dette de vie.

2007. L'atelier d'un sculpteur est habité d'un bonheur souterrain. Le jour se dévide entre ses mains, en poudre, en eau, en terre ; les heures se comptent par la matière, par l'avancement d'une œuvre qui ne sait pas border la nuit qui, elle aussi, se met à dévider lentement ses surfaces, ses échardes. L'atelier, grand ou petit, est retiré du monde, abstrait du temps, pour que soient livrées deux joutes : créer *ex nihilo* une forme pleine, juste, comme parfaite, et surtout, insuffler le feu à cette forme. Renoncez au premier combat et l'œuvre sera une reine boiteuse, oubliez le second et elle n'est plus qu'un bibelot. L'artiste est à mi-chemin entre la patience du jardinier et la folie du chaman. La première décide de la probité de l'œuvre, la seconde de sa persistance. Dans le bruit du monde, dehors, on se livre à d'autres combats encore, sur la contemporanéité, sur l'usage ultime de la matière actuelle, sur le langage visuel et les contorsions qu'on lui fait faire - chance des écrivains qui ont encore le droit de se servir des mots ! Ces questions entrent par bouffées enthousiasmantes ou inquiétantes, heureusement la main est impérieuse, elle veut *faire* et les empêche d'entrer toutes à la fois. Bien sûr elle peut faire braise de toutes matières, pourvu que l'artiste n'oublie pas sa tâche et ne la solde pas lâchement en faisant du matériau la fin, sans avoir, comme les ingénieurs, la noblesse de l'utile. Point de fatuité dans l'argile. Elle est collante, souple et capricieuse à la fois. Mais elle n'est rien, même tellurique, même génésique, si l'artiste ne s'y mélange pas. Il faut s'y enfouir, avoir le courage de se laisser broyer, moudre. L'atelier est le lieu de cette violence première, de cette fécondation des profondeurs. Il y naît un bonheur, comme une quête jamais apaisée, celle de la trace nourricière, de l'inscription du sens, du temps éternellement présent et toujours à parfaire, de l'inépuisable richesse de l'humain.

Dans le silence de l'atelier, dans ce lieu de l'âme, je me demande si les arbres souffrent de la croissance de leurs branches, de la turgescence de leurs fruits. Qui tombent, offerts. Sont suivis d'autres. Jusqu'à épuisement. Je lave sous l'eau froide l'écorce de mes mains de sculpteur, pleines d'écorchures, en offrandes à des Wiesler imaginaires, et je souris, moi aussi, à ciel ouvert.

Fleur Nabert

Etudes, mai 2007, p. 664-666